

## Le chaâbi réconcilie les Algériens

BERTRAND DICALÉ

25/09/2007

LA PREMIÈRE fois, c'était le 6 septembre au Théâtre du Gymnase, à Marseille. Puis ce sera samedi prochain à Bercy, avant Londres, Berlin, puis d'autres villes sans doute en France et des festivals étrangers... De vieux messieurs en costume sombre derrière leur mandole, des violonistes majestueux qui tiennent leur instrument vertical sur leur cuisse, quatre joueurs de banjo et des régiments de guitares et d'oud, un piano à cour et un piano à jardin... Un grand orchestre avec une douzaine de chanteurs qui prennent le micro tour à tour pour réveiller de vénérables chansons d'un autre temps, quand l'Algérie s'enivrait de chaâbi.

Le chaâbi ? Une musique populaire née dans le peuple, pour le peuple et par le peuple. Sur un large socle de musique classique arabo-andalouse d'Algérie, toutes sortes de fantaisies, d'emprunts, de libertés : des accents de tango ou de paso-doble, des phrases en français, des espagnolades, le son des banjos, un accordéon, des accords de rumba, des clins d'oeil aux chanteurs de charme, des frénésies dansantes... Et, comme la population de la casbah, le chaâbi ne connaissait pas de frontière religieuse. « Tout le monde chantait en arabe, il y avait des musiciens musulmans qui jouaient dans les bar-mitsva et les mariages juifs », se souvient Robert Castel. Le comédien est le fils de Lili Labassi, un des plus grands maîtres du chaâbi, auteur, compositeur, chanteur, violoniste et luthiste.

Ses chansons sont dans toutes les mémoires des nostalgiques, ici comme en Algérie : Ouhran el Bahya, qui chante les splendeurs d'Oran, Ajini Ajini, à l'implacable énergie dansante... Il était juif et a quitté l'Algérie de ses ancêtres à l'indépendance. La présence de Robert Castel dans l'orchestre ? « Une fête, tout simplement. » Depuis quarante-cinq ans, musiciens juifs et musulmans d'Algérie n'avaient plus eu l'occasion de jouer ensemble.

La famille de l'autre grand maître du chaâbi, Hadj M'Hamed El Anka, n'a pas quitté l'Algérie, puisque musulmane. Et son descendant est à un des deux pianos, l'autre piano étant tenu par Maurice El Médioni, juif oranais « rapatrié ». Sur scène, on voit aussi Luc Cherki, René Pérez, Joseph Hagège, alias José de Suza (né en 1919 !), chassés de leur terre natale il y a des dizaines d'années, au côté d'Abdelmajid Meskoud, Ahmed Bernaoui, Abdelkader Chercham, sommités du chaâbi d'Algérie, ou Reda el-Djilali, chanteur de chaâbi de Barbès-Rochechouart...

L'artisan de cette rencontre s'appelle Safinez Bousbia. Une jeune femme née en Algérie mais partie à l'âge de un an, ayant depuis vécu entre la France, Monaco, Dubaï, la Suisse, l'Angleterre et l'Irlande. Visitant en touriste la casbah d'Alger avec une amie irlandaise, elle entre dans l'échoppe d'un artisan en miroirs. « Il avait 83 ans et nous a dit qu'il était aussi musicien. Il nous a montré une photo de sa classe de musique, quand il était jeune. Beaucoup des musiciens étaient morts et il ne savait pas où étaient passés les autres. » La jeune femme du XXI<sup>e</sup> siècle bascule dans le conte oriental : pour faire plaisir au vieil homme aux miroirs, elle va partir à la recherche de ses amis. « Je devais quitter Alger deux jours plus tard. Je suis restée trois mois pour les retrouver et les remettre en contact. Chaque fois que je rencontrais un musicien, c'était un personnage qui détenait une histoire inconnue de la plupart des gens. »

L'enquête de Safinez Bousbia dans la mémoire musicale de la ville va devenir un documentaire. « Je suis architecte de formation. C'est mon premier film. » Elle monte son film avec très vite l'idée de faire se retrouver, devant la caméra, les musiciens musulmans et juifs. L'orchestre s'appelle El Gusto : la bonne humeur, le bien-être. Les contacts sont pris sur les deux rives de la Méditerranée, et, en novembre 2006, un grand concert doit réunir les quarante maîtres du chaâbi. Hélas, quelques semaines plus tôt, les attentats islamistes ont repris à Alger : par souci de sécurité, le concert aura lieu sans les musiciens juifs.

Ce sera donc à Marseille, ville symbolique de l'« entre-deux », que se retrouveront les quarante musiciens. « Le jour des retrouvailles, il y avait plein de virilité, pas de larmes ! Mais le soir, au dîner, ils ont commencé à



pleurer, à évoquer les souvenirs, à parler de leurs pères et de leurs vieux amis... Les musiciens de France sont redevenus très algériens. » Robert Castel n'a pas retrouvé les musiciens de son père - tous disparus - mais le fils d'un de ses percussionnistes, lui aussi percussionniste. Il chante deux des cinq chansons de Lili Labassi interprétées pendant le concert.

Le symbole est évidemment d'une puissance étourdissante, comme pour jeter un pont par-dessus un demi-siècle de déchirures : la séparation des Juifs de leur terre algérienne où ils étaient installés avant l'arrivée de l'islam, mais aussi les ruptures de génération, puisque aujourd'hui le chaâbi n'attire guère les jeunes Algériens. Ce rassemblement de musiciens, dont une partie n'avait plus joué sur scène depuis des lustres, dépasse pourtant le seul symbole algéro-français : l'Anglais Damon Albarn, leader de Blur et Gorillaz, s'est entiché de ces papys du chaâbi, dont il produit l'album qui paraîtra au début de 2008 et auxquels il prédit un succès équivalent à celui des Cubains du Buena Vista Social Club.

Paris-Bercy, le 29 septembre.

